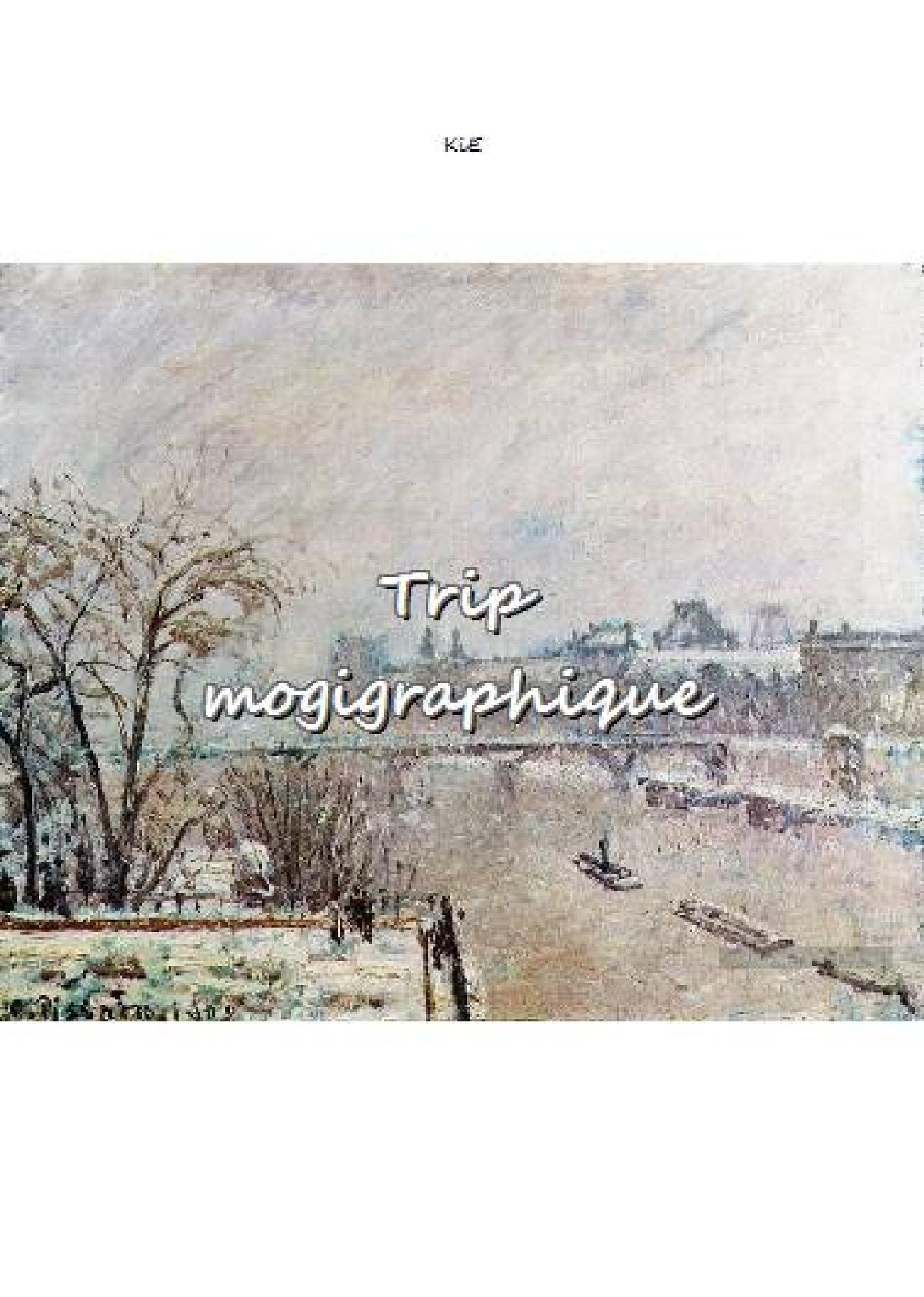


KLE

A painting of a landscape with trees and a path, overlaid with the text "Trip mogigraphique". The painting is in a soft, painterly style with muted colors. The text is written in a white, cursive font with a slight shadow effect. The background shows a path leading through a field with trees on the left and a distant building or structure on the right.

Trip
mogigraphique

« *Si la raison pouvait tout dire, il n'y aurait pas de poésie* ».

Ici commence le *trip mogigraphique*. Comment dire les choses quand elles échappent aux mots de la raison ?

*

Illustration page 1 : Camille Pissarro, la Seine vue du Pont-Neuf hiver 1902.

—

- 01/04/2021 -

Page 5.	Vigiles.
Page 19.	Un coin de paradis.
Page 35.	Alètheia.
Page 47.	Belvédères.
Page 57.	Agrionies.
Page 73.	Bagatelles.

Vigiles.

Page	6 - Mal-être.
	7 - L'albatros.
	8 - L'écho.
	9 - L'Être ange.
	10 - Insomnie.
	11 - Noctambulisme.
	12 - Moi que ton absence encombre.
	13 - Quartier de nuit.
	14 - Dès l'aube.
	15 - L'enfant des fées.
	16 - Tu as vingt ans.
	17 - Il a passé le temps.
	18 - As-tu prié pour moi ?

Mal-être.

« *Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage.* » (Baudelaire).



Les Romains de la décadence – Thomas Couture

L'ai-je aimé cet alcool ! Son feu, les griseries,
L'ivresse, la folie, scolies braillées en chœur,
Les rixes, les orgies, le jeu, les pitreries,
Les verres toujours pleins, anis, vin, marc, liqueur...

Je me souviens de nuits passées en beuveries,
De matins barbouillés meublés de haut-le-cœur,
De sommeils agités pleins de striges flétries,
De petits jours vomis dans un flot de rancœur.

J'ai connu des éveils pires qu'une agonie,
Les levers nauséux, la pensée désunie,
Le corps mal assuré, l'angoisse d'être à jeun,

Tout l'univers centré sur ma brutale envie ;
Assoupi mon mal-être imbibé d'eau de vie,
Je sombrais en rêvant sans repentir aucun.

*

L'albatros.

« Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! » (Mallarmé).



Gustave Doré

En l'impossible azur, avec mon rêve, hagard,
Le vol rompu, je sombre avalé par l'abîme.
À la nue, esquivant tout ce bleu qui l'opprime,
Effaré, tel au roc s'agrippe mon regard.

De vers aériens je tissais des nacelles
Et savais à leur bord vers une liberté
Chimérique voguer légèrement lesté.
Ma poésie est morte et j'ai perdu mes ailes.

Le plus clair horizon me paraît presque noir
Et l'enfer cet espace où n'est aucun repère ;
Il faut à ma raison outre d'être sur terre
Un clos pour la guider pareil à l'entonnoir.

De l'infini je crains les silences hostiles,
J'aime le bruit, la foule, être entouré de murs ;
Dangers sont à mes yeux les éthers les plus purs
Que mon angoisse emplit de venimeux reptiles.

Et de fumée il faut que mon ciel soit encré,
Et de brouillards infects, d'airs empyreumatiques,
Par l'éclat rugissant de pennes synthétiques
L'aimant plus que tout voir salement éventré.

Car aujourd'hui ma Muse, ainsi qu'une starlette,
En boîte se plaît mieux, atournée en bimbo,
Que dans mon galetas flirtant avec le beau.
Je n'ai de l'albatros plus rien que le squelette.

L'écho.



Crussol – Photo KiE

Sous la nuit je grimpais, au long d'une tranchée,
Le flanc mal éclairé d'un âpre escarpement.
La roche sous le pied se rompait en semant,
Par endroits, quelque pierre à la pente arrachée.

Tout en haut du versant, sur la crête écorchée
Qu'il semblait épouser contre le firmament,
Image millénaire, obscure immensément,
Reposait un vieux fort à l'enceinte ébréchée.

J'errais entre ces murs faits de rêves brisés ;
Là, sous mon pas crissaient les os pulvérisés
Des gens du temps jadis rendus à l'état d'ombres.

Lorsqu'il me submergea, tombé du ciel béant,
Je sus que le Silence est le cri du Néant :
« Tu seras ce que sont, fit l'écho, ces décombres ! »

*

L'Être ange.



Oreille coupée – V. Van Gogh

Je ne suis pas d'ici, je viens d'une autre sphère.
Les dieux m'ont projeté, clone de Phaéton,
En ces lieux où le rêve a l'aspect du béton
Et celui, l'air puant, d'un brouillard mortifère.

En moi les humains voient la chienlit anormale,
D'un ordre extravagant le rejeton hideux
Tétratoïde écho de l'empire des feux
Empêtré dans les rets de l'optique animale.

Ils répugnent, mes sens, à ce contact impur
Des horizons terriens dont l'épaisseur énorme
Entrave mon envol ; en cet espace informe,
Le temps même se perd, je n'ai pas de futur,

Ma mémoire me rend le souvenir d'un autre,
Je veux fuir la folie où, pourtant, je me vautre.

*

Insomnie.



Van Gogh – Nuit étoilée sur le Rhône.

Tout d'angles frigides en béton tissés
Les murs de la nuit aux façades glabres
En ville s'habillent du halo pissé
(Continûment poisseux) par les candélabres.

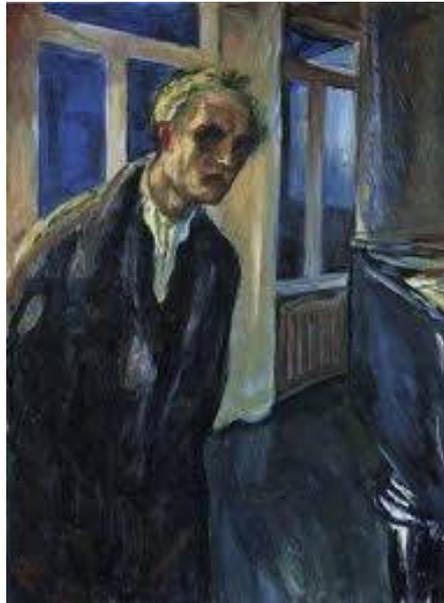
Passe épars sur l'horizon de la rumeur,
Vulcanale structure, un spectre sonore
Dont le stertor fugace d'aucun moteur
Au loin l'acoustique opacité perfore.

Par le ciel happé, l'œil, s'étonnant de voir
De sa profondeur la ténèbre si claire,
Cherche à lire, au cœur de son mutisme noir,
Peinte en runes d'or l'énigme oraculaire.

Affronté, dans l'ombre, au carreau, m'ayant fui
Le havre des draps, j'interroge l'outrage
Insomniaque où vient le vigile ennui
Poser le souvenir de quelque naufrage.

*

Noctambulisme.



The night wanderer – Edvard Munch

Source brune j'aimais du serein sur mes yeux
Sentir, fraîche, glisser la douceur vespérale ;
J'aimais, chassant l'azur, de l'onde sidérale
Voir le noir engloutir avidement les cieux ;

Sous l'univers profond qu'écorchent les étoiles,
J'aimais surtout la nuit m'emplir d'immensité
Quand sur l'homme rompu, régénérant Léthé,
Venait poser le rêve, obscurément, ses voiles.

Comme Orphée autrefois, j'ai couru le shéol
À cette heure déserte où l'ombre délétere
Aux affres du phantasme attise le mystère.
Un soleil, tel le sien, a brisé mon envol.

Depuis lors je maudis ces lumières auxquelles
A, ce jour-là, fondu le rêve de mes ailes.

*

Moi que ton absence encombre.



Mélancolie – Domenico Fetti

De moi t'emporte loin ton désir inconstant.
Seul me reste de toi, pâle, un phantasme en songe
Qui vient, désincarné, la nuit me visitant,
Dépeupler l'insomnie où le temps qui s'allonge

Attise le regret. Rôde au creux de ce lit,
Lorsque te cherche en vain fouillant, ma main, une ombre
Vide, un déni trompeur dont le venin m'emplit
D'un perfide espoir, moi que ton absence encombre.

L'heure s'est au cartel immobile elle aussi
Tue. Enfoui jadis, je vole, en ma mémoire,
Oublié, presque, là, quelque soupir ranci
À un spectre édenté, baisant sa gueule noire.

Car cette chambre où ne vient plus de ton flanc beau
Me consumer le feu ressemble à un tombeau.

*

Quartier de nuit.



Salon de la rue des Moulins - H. de Toulouse-Lautrec

J'y vais rôder parfois, dans ce quartier, le soir
À cette heure quand, noctuelles
Mercantiles, vient là, fleurissant le trottoir,
Papillonner l'essaim des belles.

Aux parfums agressifs du stupre lourd mêlé
Son relent nauséeux m'enivre,
Eldorado canin, auquel, échevelé,
L'œil fou, mulotant je me livre.

Humer du plaisir cru le nard, ô Lucifer !
Les ébats éthérés de l'ange
Haïr ! Ne l'aimant pris, cet émoi de la chair,
Que d'une gueuse et dans la fange.

Il me plaît, ces vénus qui, putrides, au fard
Trompeur doivent leurs beautés fausses,
De, squelettes futurs, baiser leur sein blafard
Sur des lits froids comme des fosses.

Mais à ces corps rivé, cependant que je dors,
La nuit, dans une étreinte obscène,
Se fécondant suscite un sanieux remords
Qui mon âme, le jour, gangrène.

Car le matin venant, quand je fuis leurs taudis
Et mes orgastiques loueuses,
Déposant mon écot, chaque fois je maudis
Mon goût pour les amours boueuses.

*

Dès l'aube.



Lever de soleil – François Boucher

Heureux de me lever suis-je à la première heure.
Savourant ce bouquet dont est l'air embaumé
Du café se filtrant, je m'étire affamé
En rêvant de brioche ou de croissants au beurre.

Un lambeau de la nuit sur les objets demeure.
Y traîne une chimère et mon esprit charmé
S'attarde en le sommeil dont reste parsemé,
Naissant, le petit jour où l'onirisme affleure.

Un rayon de soleil déborde l'orient
Avant que de venir, de mille feux brillant,
Sur le monde poser son mouvant diadème.

Car dès l'aube je veux, remerciant les dieux,
À chaque instant chanter et plus longtemps et mieux
Pour te dire, la vie, - ô toi ! - combien je t'aime.

*

L'enfant des fées.



Anonyme – Concert des oiseaux - École de Jan-van-Kessel.

Tous les deux nous irons dans ce pays lointain
Bien au-delà des mots, cette île enchanteresse
Qu'habite un peuple pur assoiffé de tendresse
Et qui sait des oiseaux le langage argentin.

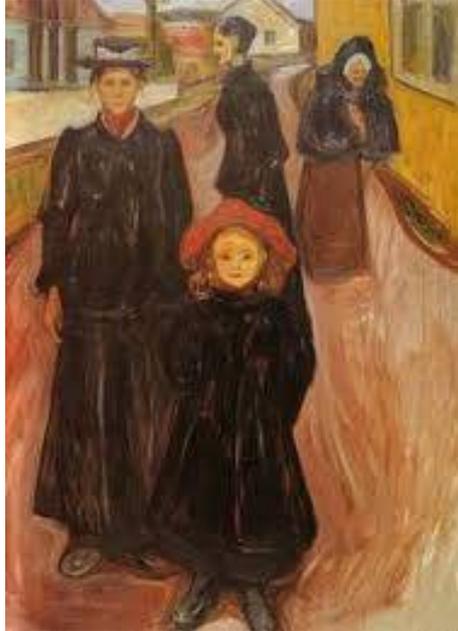
Le soleil nous sera, là-bas, dès le matin
Jusqu'à la nuit tombée, une aimante caresse ;
Nous régaland de fruits nous y boirons l'ivresse
Au calice des fleurs à l'heure du festin.

Toi dont la main fébrile à mes doigts se cramponne
Comme si tu craignais que je ne t'abandonne,
Toi qui ne sais mentir, toi qui ne parles pas,

Toi dont le regard est, parfois, tellement triste,
Je veux en ton silence aventurer mon pas
Sur cette île où tu vis dans ton rêve d'autiste.

*

Tu as vingt ans.



Quatre âges de la vie – Edvard Munch

Tu as vingt ans. Te voici devenue
Femme à présent et presque une inconnue.
Je me souviens. Tout si vite a passé
Depuis cette aube où par un jour glacé
Je t'ai pour la première fois tenue.

C'était hier. Sur la mamelle nue
Tu te pressais, minuscule et charnue,
Plissant un œil par le néon blessé,
Tu as vingt ans.

En un éclair la fillette ingénue
A franchi le temps mais je continue
Ce nourrisson - las ! - à peine embrassé
De le voir tel que je l'avais bercé :
Toi sur mon cœur, légère et si menue,
Tu as vingt ans.

*

Il a passé le temps.



Paysage avec Philémon et Baucis - Rubens.

Mon Cœur, - hélas ! - il a passé le temps
Et d'Adonis je ne suis plus l'image,
Moi qui de l'âge et jusqu'au bout des dents
Subis en tout le déplorable outrage.

Que reste-t-il des fleurs de tes vingt ans ?
Mon Cœur, - hélas ! - il a passé le temps,
Toi, cher amour, beauté stéatopyge
Autrefois mince à donner le vertige.

L'un contre l'autre au déduit nos vieux flancs
Ont, se frottant, le frisson pathétique,
Mon Cœur, - hélas ! - il a passé le temps
Mes raideurs sont, désormais, arthritiques.

Pourtant je t'aime et le regard des gens,
Nos deux printemps qui s'attardent, s'étonne
De les voir là fourvoyés en automne,
Mon Cœur, - hélas ! - il a passé le temps.

*

As-tu prié pour moi ?



Gibet de Montfaucon – Enluminure de Jean Fouquet

Revois-tu quelquefois
Danser dans les hivers ma charogne écorchée
Empesée par le froid ?
Et de sombres choucas sur mon crâne juchés,
Descendus des beffrois,
Me bouffer dans l'orbite un bout de sclérotique ?
Te souviens-tu, François,
Des lumières du soir dans mes chairs squelettiques ?
Rappelle-toi nos joies,
Nos bachiques excès, nos débords sensuels,
Uranistes émois
Ou ribaudes foutues sur les bancs d'un bordel.
Et le sang et l'effroi,
L'éclair de nos couteaux, la peur dans les prunelles
D'un prêtre ou d'un bourgeois
Saigné dans l'ombre étroite au fond d'une venelle,
Derrière une montjoie,
Pour un maigre butin, rien qu'un peu de billon...
As-tu prié pour moi,
François de Montcorbier, ô mon frère, Villon ?

*

Un coin de paradis.

Page	20 - La bougie.
	21 - Cauchemar.
	22 - Un coin de paradis.
	23 - Entropie.
	24 - Épitaphe.
	25 - L'indifférence.
	26 - Le meilleur des Mondes.
	27 - Mort-vivant.
	28 - Noire lumière.
	29 – Seule.
	30 - Naître ou ne pas naître.
	31 - De la fatalité.
	32 - Au suicidé beau.
	33 – Hesper.

La bougie.



Le suicidé – Edouard Manet

« Berce donc ma langueur, je m'en vais aujourd'hui,
« Ne crains, mon âme, rien, c'est Elle qui m'emmène,
« La Kère, et me guérit du monstrueux ennui.

« Aurai-je aimé le soir ! Et boire à sa fontaine
« Le serein qui seul peut de nos rêves taris
« Calmer, fugacement, l'inépuisable peine.

« L'éther, - l'aurai-je aimé ! - cet or, ces bleus, ces gris,
« Lorsque mourant le jour, au bord du crépuscule,
« Sombrent, ensanglantés, les horizons meurtris !

« L'aurai-je aimé l'instant, quand tout l'azur bascule
« Dans un gouffre sans fond, où quelque astre géant
« Avalé par l'écho te semble ridicule !

« Sais-tu que dans le noir grouille un peuple féant ?
« Que l'ombre m'investit d'une occulte énergie ?
« Que je puis, si je veux, commander au néant ? »

.....

Lorsque eut l'aube chassé la nocturne magie,
Il était toujours là. Dans son œil resté clair
Brasillait, s'éteignant, le feu d'une bougie.

Ses doigts avaient glissé le long du revolver.

*

Cauchemar.



Le massacre des Innocents – Guido Reni

Il ne vit à l'écart des cités ni ne croît
Plus rien sur les terres brûlées,
(Dans le flou se fondant du demi-jour - si froid !)
Par la pénombre obnubilées ;

Et quand l'oracle épie, au ciel, d'aucun oiseau
L'arabesque prémonitoire,
Il découvre que seule y craille du corbeau
Funeste la présence noire.

Rôle, souple, glissant dans cette obscurité,
La mort fauve au regard oblique.
Par l'argenté galop de la chasse agité
File un spectre au flanc famélique

Pourléchant ce cruor, (resté sur ses crocs nus,)
Au cou bu d'une proie humaine.
Car sont, avec l'hiver, en meutes revenus
Les loups rougir la nuit de haine.

*

Un coin de paradis.



Christ mort et deux anges – Abraham Janssens

En tous lieux la bise, à l'hiver aiguissant
Sa morsure bleue, un souffle algide instille,
Et son feu chacun va dans l'âtre attisant
Pendant que s'endort sur le fleuve la ville.

Son flot puissamment roule, tombé du noir,
Un brasillement qui l'onde obscure étoile,
Tandis qu'élégante enjambe ce miroir
D'un pont suspendu l'aérienne toile.

Crasseux, puant, laid, tapi (tellement seul)
Là, contre un massif, gît, vautré dans sa fange,
Un emballage ord lui tissant un linceul,
Un gueux mort de froid souriant comme un ange.

*

Entropie.



Triomphe de la mort – Pieter Bruegel

Sachons que le Plérôme est très intimement
Avant. Pas de temple, pas de loi, pas de prêtre,
Hors l'absence il n'y a rien avant sauf, peut-être,
Un songe théurgique, invisible ferment
Qui moire le néant d'une frêle encyclie.
Je viens de cet ailleurs cœur noir de ma folie.

Comment ? Je m'éveillai, dans un monde brutal,
Un jour. Je crus, d'un coup, d'un seul, d'empyrétique
(Je l'étais), devenir globalement rectal.
Ébranlés mon Olympe et mon vol extatique !

L'horreur ! Parqué dans un espace barbelé,
Marqué du sceau d'un dieu ridicule, de maître
(On m'affubla d'un nom, je fus décervelé),
Je devenais vassal, la Loi venait de naître.

Dans ce théâtre absurde avec l'identité
On construit des ghettos, j'y sus que les patries
Sont au seuil de l'enfer ; vice et duplicité
Renom, pouvoir, richesse, entre autres singeries,

Règnent là-bas. Par chance, au séjour trivial
Me vint ravir, - cette farce néantisée -,
Le souvenir de mon état primordial
Pour me rendre au bonheur de mon cher Elysée.

Du songe évaporé demeure, triste sort,
(Excepté pour les vers), une charogne immonde
Au masque ricanant paisiblement qui dort
D'un long sommeil sans rêve en une nuit profonde.

C'est un vrai cauchemar, que la Terre ! Ô combien
Lui faut-il préférer, tétant la solitude
Au thébaïque oubli d'un shilom ambrosien,
De l'enivrant chaos l'intense plénitude !

*

Épitaphe.



Abbaye sous une forêt de chênes – C.D. Friedrich

Les ai-je aimés, la vie, un enfant, une rose,
La caresse du jour ! Comme je l'ai chéri
Le ciel après la pluie ! Et cette apothéose,
Bénie, où le plaisir s'épuise dans un cri !

Hélas ! Ce tertre nu signe de mécréance,
À l'écart, visiteur, - vois-le ! - des marbres gris,
C'est ma couche, à présent, mon ultime apparence,
Le sarcophage où fond mon posthume débris.

Évite le sépulcre où repose ma cendre !
Garde-toi d'un séjour au fidèle interdit !
Tu dois craindre son air, cet endroit t'en défend
Car fils d'Hégésias ils m'ont, les dieux, maudit.

Fuis ce lieu ! Rien n'y croît, tout est brûlé, point d'ombres,
Tu ne trouverais là que ruines et décombres.

*

L'indifférence.

*Pour J.-L. M***, suicidé par l'indifférence.*



Pouce en bas – J. L. Gérôme

Dans le froid de janvier, tous, nous fûmes Charlie,
Ou presque. Unis devant la lumière abolie
De ces mecs effrontés dont les dards acérés
Nous dérangentait pourtant, nous les avons pleurés.

Il y eut le massacre, en novembre le treize,
De ces gamins rieurs par la bise mauvaise
Des kalach' de l'automne emportés au-delà,
Victimes d'imposteurs se réclamant d'Allah.

Décembre, le dix-neuf, je saute du septième
Étage à Pompidou, suicidé par ceux même
Qui s'étaient indignés, oublié, là, tout seul,
Avec mon désespoir. Qu'il est froid, mon linceul !

Jamais elle ne tue, aimant mieux en silence
Laisser crever les gens, l'ignoble indifférence.

Décembre 2015.

*

Le meilleur des Mondes.



Adoration du veau d'or - Nicolas Poussin

J'ai cru Ciel cet Enfer. Empruntant, tout quitté,
D'un nuage au hasard la course traversière,
Close, enfin, de murs gris jusqu'à l'infirmité,
De la cité j'ai vu l'immense fourmilière.

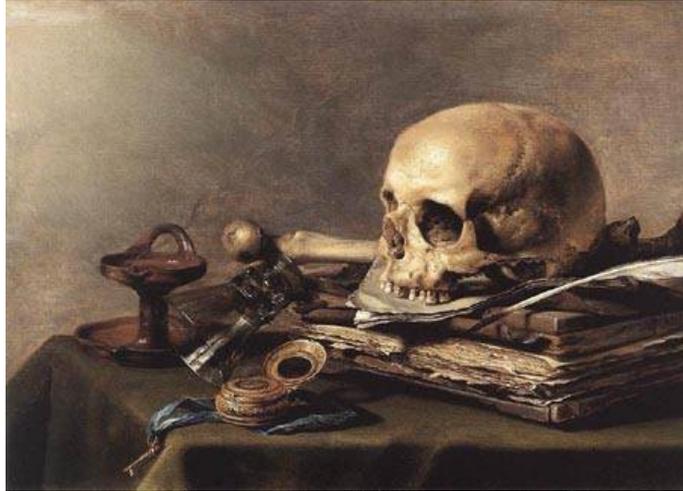
D'acier tendus, jaillis d'un sillon asphalté,
Des tours et des buildings, longs vertiges de pierre,
Dans le reflet mourant de son fleuve infecté,
Se mirent en rêvant d'étriper la lumière.

Crucifié, m'a dit le peuple de ce lieu,
Hideusement riant, qu'il est à Rome un dieu
Qui pleure dans le cœur désert de ses églises.

En l'Éden, aujourd'hui, lèvent les fruits mortels
De Mammon dont s'enivre, (ô puanteurs exquises !)
La foule s'y vautrant au pied de ses autels.

*

Mort-vivant.



Nature morte à la tête de mort – Pieter Claesz

Cimetière le jour bruyant de ce murmure
Fané des vieux chagrins ; là, de terre en caveau,
J'errais, plus qu'un vivant semblant être un lémure,
Morose entre les croix du lugubre écheveau.

De l'abri des cyprès, masqué par la ramure,
En regardant partir chaque défunt nouveau,
Ce trou qui recevait la vaine sépulture,
Moi, je m'imaginai qu'il était un berceau.

Buvant jusqu'à la nuit, lieu profond où tout dort,
Je me sentais chez moi, dans ces murs, ivre-mort,
Et je me demandais, à deux doigts de tomber,

Parmi tous ces tombeaux, (quelle cuite, ma vieille !)
Titubant, éclusée, à présent, ma bouteille,
Ce que je foutais là dans le noir à gerber.

*

Noire lumière.

Vomi sur la page le 16/07/2014.



Cronos dévorant un de ses enfants - Rubens

Noire, le soleil aujourd'hui sa lumière
Vomit. Des chars gronde au loin la toux d'acier.
Des nycticorax l'orage carnassier
Couvre l'horizon d'une ombre meurtrière.

Ferraille et béton rougissent, (car la pierre
Saigne ici,) le sol par le fléau guerrier
Au chaos rendu. Au milieu du quartier,
Roide, un bambin gît, sanglant, dans la poussière ;

Lui sourit encor de l'être nourricier
La tête tranchée, au bas de l'escalier.
Vaque sur les corps, dans une fondrière

Jetés, un essaim diptère à son métier
Des larves pondant qui, venant là grouiller,
De ces morts affreux font cligner la paupière.

*

Seule.



La jeune martyre – Paul Delaroche

Seule, une femme, sa douleur en sautoir
Portant, jeune, là, son corps sur la rambarde
Courbé cependant qu'elle, on dirait, regarde
Le fleuve où l'hiver roule un grondement noir.

Tel la saluant l'airain d'un au revoir,
D'une cloche au loin l'écho profond s'attarde.
Elle, vers la nuit, son beau visage, hagarde,
Comme implorant, tourne, empreint de désespoir.

Un léger sanglot, (hélas ! On la devine
Si douce,) en silence agite sa poitrine.
Passe par instant, public indifférent,

Sur le pont, devant la frêle bachelette,
Vélocé, un engin, ses phares l'éclairant.
Plus rien ! Sur le quai meurt une vaguelette.

*

Naître ou ne pas naître.



Mort d'Hypathie – Louis Figuier

Au bout du couloir commence la nuit
D'un ghetto crasseux où couve la rage.
Car pour notre bien il nous tient en cage,
Nous, les « assistés », l'eupatride instruit.

Un frère en prison - le travail le fuit -,
Occis un second, un père au chômage.
Au bout du couloir commence la nuit
D'un ghetto crasseux où couve la rage.

Mère est en gésine. Une voix, du bruit...
Naître ? Ici ? Jamais ! Souffrir le servage,
Parce que fille et le droit de cuissage ?
Que je crève au fond du foetal réduit !
Au bout du couloir commence la nuit.

*

De la fatalité.



Œdipe s'exilant de Thèbes – Henri Levy

Lorsqu'il dut, Laïos, s'enfuir chassé de Thèbes
Pour s'en aller à Pise où Pélopos en bon roi
Le reçut, il plongea l'Olympe dans l'effroi
En ne réfrénant pas son goût pour les éphèbes.

Ce dont son fils, Œdipe, a récolté le fruit.
Car le cher paternel, enlevant de son hôte
Le garçon impubère, impardonnable faute,
Le glissa dans sa couche après l'avoir séduit.

C'est ainsi que maudits furent nos Labdacides
Et qu'Œdipe écopa d'un sort immérité
Mais qu'il dut consommer pour avoir hérité,
Par bricole, des faits d'un type aux mœurs sordides.

On sait qu'ensuite Œdipe à sa mère fit don,
Son géniteur occis, de quelque descendance.
Il se creva les yeux et finit dans l'errance,
D'Antigone aimé seule, exilé par Créon.

S'affrontant, ses deux fils, Polynice, Étéocle,
Se firent, par surcroît, l'un de l'autre les peaux.
Après s'être aussi bien emmêlé les pincesaux,
J'ose espérer que Freud a changé de binocle.

Car de complexe, Œdipe, en tuant l'importun
Dont il ne savait pas qu'il était pédéraste
Et son père à la fois, ni lutinant Jocaste
Qu'elle l'avait porté, n'en nourrissait aucun.

*

Au suicidé beau.

Le « Suicidé beau », c'est celui, ou celle, qui a choisi le maquis.



L'écrasement de la Commune – Luce Maximilien.

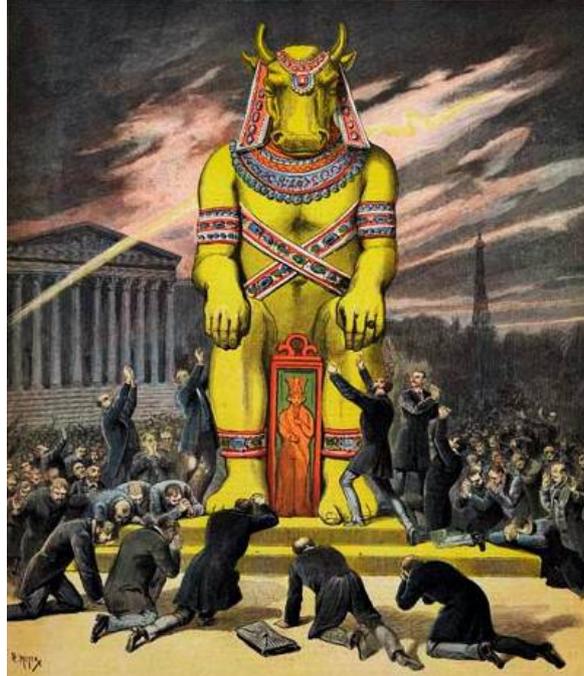
Bien mieux vaut, libre, avoir froid dans la mort
Que vivre au chaud dans le troupeau servile.
Seul un sourire, à sa lèvre immobile
Resté, voudrait faire croire qu'il dort.

D'un rayon frais, saluant son déport,
L'aube sur lui pose l'or inutile.
Bien mieux vaut, libre, avoir froid dans la mort
Que vivre au chaud dans le troupeau servile.

Lieu sidéral encombré par un sort
Incertain, Ciel ! D'une aile volatile
Tais le soleil ! Le fais être moins fort !
Toi, lui sois douce, ô ma Terre, et l'exile !
Bien mieux vaut, libre, avoir froid dans la mort.

*

Hesper.



Henri Meyer, Le Veau d'or.

Dans une île au couchant, royaume de la mort,
Où féale de l'or prime la loi du nombre,
Un être vit si grand que se levant son ombre
Couvre et l'est et l'ouest du sud jusques au nord.

Rien que de lisse et beau, rien ici que d'accort.
Pourtant je vois, tapie au cœur du géant - sombre !
Rêvant de sang, de pleurs, de fureur, de décombre,
Polycéphale horreur l'hydre aryenne qui dort.

Le mérite à cet être en Hesper tient lieu d'âme.
Adorant Bélial, il emprunte à l'infâme
Dont il se croit l'Élu son visage animal.

Arrogant, vain, cruel, tout en lui n'est qu'outrance
Et le démon qu'il sert l'aime d'aimer si mal,
D'avoir fait de la Terre un puits d'indifférence.

*

Alètheia.

Page	36 - Catabase.
	37 - L'étoffe des rêves.
	38 - L'Étranger de Baudelaire.
	39 - Les hélix.
	40 - Hymne à la Nuit.
	41 - Prime vérité.
	42 - Ecce homo.
	43 - Cassandre.
	44 - Illusion perfide.
	45 - La Voix.
	46 - Qui saurait.

Catabase.



Les enfers – Desiderio Monsù

Pour descendre le cours des vastes océans
Tel que le révéla, dans une fable ancienne,
À son amant Circé voici quatre mille ans,
Au matin je quittai la brume cimmérienne.

Où prospèrent le saule et le noir peuplier
Me conduisit mon pas aux bois de Perséphone.
L'ancre que nous promet le destin meurtrier
S'ouvre, en ce lieu maudit, sous un vaste pylône.

Dans l'humide spéos je reconnus le saut
Où s'étant réunis s'élancent dans le vide
Les fleuves du Hadès. Je m'approchai du flot
Pour creuser un bothros dans ce limon avide.

Autour je répandis le lait mêlé de miel,
Versai le vin, de l'eau, puis la farine d'orge.
Tous deux noirs je les pris, la brebis et l'agnel,
Au-dessus du fossé, je leur tranchai la gorge.

Aux abords du sang chaud s'agglutinaient les morts
Mais je les repoussai, ne devant aucun spectre
Boire avant Tirésias ; surgit l'aveugle alors,
Toujours aidé, marchant, de son fabuleux sceptre.

« Je sais pourquoi tu viens dans ce posthume exil,
« Mais avant de parler permets que je m'abreuve.
« L'avenir, fils de Zeus, étant repu, dit-il,
« Vois ces morts, c'est cela, cet enfer et son fleuve.

« Je dois la vérité pour prix de ton repas :
« Tu nais, tu vis, tu meurs, mais ça n'a d'importance
« Que si c'est aujourd'hui. Demain n'existe pas.
« À vivre d'avenir on se nourrit d'absence. »

*

L'étoffe des rêves.

« *We are such staff as dreams are made on.* » (Shakespeare).



Amas stellaire

Le réel est un rêve aux futils appas,
Un décor fait de mots où ton ombre qui passe
Projette un reflet vain et qui ne dure pas.

Usant, bras éployés, de charmes à voix basse
Psalmodiés, (mantras décryptés dans quel noir
Codex ?) tu vas fouillant tel Icare l'espace.

Quelle vérité, - dis ! - scrutant avec espoir
(Mais aussi désireux de percer quel mystère ?)
De l'immortel éon le ténébreux miroir,

Oracle sibyllin, penses-tu qui s'y terre ?
Car n'es-tu pas, fils de l'argile aux membres lourds,
Du monde igné forclos, puisque d'un ordre aptère ?

Toi, pauvre aveugle épris de lumineux séjours,
Rejeton improbable issu d'une chimère,
Tu voudrais épuiser la Nuit que tu parcours

Labourant l'infini de ton vol éphémère.

*

L'Étranger de Baudelaire.



Diogène – John W. Waterhouse

Arqué sur un bourdon marchait un petit vieux.
La crasse lui faisait un collier de poussière,
Sur sa nuque grouillait une immonde crinière,
Il allait, claudiquant, les pieds nus, guenilleux.

D'océanes splendeurs fulguraient dans ses yeux.
« Je fus le roi, dit-il, d'une race guerrière,
« Sur mes doigts, tel Midas, l'or jeta sa lumière,
« Des reines ont subi mon désir orgueilleux.

« La couronne, le fer, l'or, le rut, le mensonge,
« Je m'en suis départi lorsque une nuit, en songe,
« J'ai vu la Liberté chevauchant un éclair.

« Je ne puis te montrer d'elle que son sillage... »,
D'un ongle cassé, « vois !... », il désigna l'éther,
« ... le nuage... là-bas... le merveilleux nuage ! »

*

Les hélix.



Voici, tombant la nuit de l'astral pulvérin,
Qu'à tous, obscurément, elle entrouvre sur terre
De l'oublieux sommeil le séjour salubre,
Empire de celui de la mort riverain.

Cet indicible état d'un ailleurs souverain
Est le fief éthéré d'une race diptère.
Dans leur ciel des soleils exhalent ce mystère
Qui de rêve au néant tisse un vivant écri.

En ces orbes, moi, sphinx aux courses éternelles,
Je vois de mon apex, sur les sphères charnelles,
Ces vains hélix, les rois, aux sillages glaireux

Se croire hommes et grands de fouler leur semblable.
Pulvérisés leurs tests, à force d'être creux,
Se mêlent à la fin, anonymes, au sable.

*

Hymne à la Nuit.



Nuit étoilée - V. Van Gogh

Regret, mort, fantasma, et si n'était qu'absence
Tout ? Pouvons-nous dire - et comment ? l'absolu
Puisque est du logos qui sous-tend l'apparence,
Outre l'horizon, l'airain vil révolu ?

Ce réel fangeux que le regard achève,
Autre chose est-il qu'un piège où la raison
S'enlise laissant ne s'exhaler du rêve
Qu'un lambeau d'azur dont l'œil est la prison ?

De l'illusion nous devons nous défendre,
Sa lumière fuir où nous cloître l'éveil ;
Sans la craindre, il faut de la Nuit réapprendre
À l'aimer, l'ombre, plus, et moins le soleil.

S'abîmant, l'esprit, dans l'obscur palimpseste
Des temps imprimés - fastes mystérieux,
Sur l'himation de la Mère céleste,
Du jour affranchi, plus loin vole et bien mieux.

*

Prime vérité.



Paysage avec ruines – Hubert Robert

À Delphes tu verras le temple de Python.
Dans le marbre, là-haut, gravé sur le portique
S'affiche un apophtegme à l'accent maïeutique :
Le « connais-toi toi-même », ou « gnôthi séauton ».

Je l'ai suivi, Socrate, allant d'un groupe à l'autre.
Il cassait d'un trait bref l'expert salmigondis
Des tribuns démontés face aux gueux ébaudis.
De postulats concrets, il se faisait l'apôtre.

Crois-tu que l'accoucheur était faible d'esprit
Parce qu'il invoquait un supposé génie ?
Non ! Il goûtait le sel, la profonde ironie,
De ce défi subtil dans le rocher inscrit.

« Ne se crée ou se perd, disait-il, rien ! Leucippe
Avait raison, ainsi, l'homme n'est à peu près
Qu'un jet de sperme ici, fruit d'orgasmes distraits,
Un tas d'engrais, là-bas, ayant cassé sa pipe. »

*

Ecce homo.



Mort de Socrate – J.L. David

Lorsque dans son miroir le primate se voit,
Il prend, ravi, la pose, il jabote, il s'admire,
Croyant un être humain ce reflet qu'il perçoit
Son noble cœur simien s'en émeut et chavire.

Mais voici que survient Socrate. Qu'il est laid !
Le singe à l'agora conduit l'horrible sire :
« Il n'est pas comme nous, ce type nous déplaît
(Et aux dieux qu'il insulte), il convient de l'occire ! »

Ainsi l'apprenons-nous : quand le regard nous ment,
Serait-on, comme l'est cet animal, sincère,
Plus grande est la clarté, plus grand l'aveuglement,
On voit ce que l'on croit mais non pas le contraire.

Nous mettons pour l'amour d'un mensonge fleuri
L'austère vérité, souvent, au pilori.

*

Cassandre.



Cassandre – Gaston Bussière

Écho planant sur Troie, elle qui n'a pas cru,
Cette voix l'entends-tu, mortel ? C'est moi ! Cassandre :
L'aimante Sémélé se vit réduite en cendre
Lorsque en sa majesté Zeus Père est apparu.

Devait-elle être folle ou bien mal inspirée !
L'œil humain ne peut pas fixer l'astre du jour
Or dix mille soleils, sur le divin séjour,
Embrasent de leurs feux l'éternel empyrée.

Cet éblouissement prolongé par des chants
Qui font sembler la lyre orphique lézardée
Se nomme Aléthéia. La souveraine Idée
Offre à ses mystes, las ! un don à deux tranchants,

(Aveugle est Tirésias, je suis muette ou presque,)
Mais pour l'homme commun la pure Vérité,
Cet appel merveilleux, n'est que sonorité,
Son ample fulgurance, une ombre gigantesque.

*

Illusion perfide.



Moloch – Charles Foster

Des clercs en effigie exposent le Veau d'or
À l'adoration de la foule ravie
Pendant que bredouillant un feint confiteor
Sur l'autel à la Bête un prêtre sacrifie.

Si l'ouaille imagine être un acte de foi
Sa peur de désertir le sanctuaire immonde,
Au vrai, les chérubim aux portes de l'effroi
N'en ferment pas l'accès ils préviennent la fronde.

Car il n'est qu'un viol, l'amour que vend Mammon.
Sa caresse brutale arrache à la naissance
Leur âme aux sujets siens, les rendant au limon
Infiniment voués à l'ordurière absence.

L'Éden que leur promet son mérite mondain
Consiste en un séjour dépourvu de lumière,
Meublé de vanités il s'agit d'un jardin
Beau comme un coffre-fort, gai comme un cimetière.

Ces fous, les peuples, voient du confort adoré
De leur bercail - trop tard ! - l'illusion perfide,
Apprenant en crevant sur un grabat doré
Que ce n'est pas souffrir, l'Enfer, c'est être vide.

*

La Voix.

« *Berçant notre infini sur le fini des mers* », Baudelaire.



Géricault, Scène de déluge.

Qu'elle épargne un esquif ou dépêche en enfer
L'arrogant Titanic, ainsi se montre-t-elle,
Versatile souvent, (car est femme la mer),
À l'étreinte s'offrant, une amante mortelle.

Pourtant, plus me retient que le spectacle cher
Au regard trivial, une idée autre, celle
De ce gouffre abyssal que l'homme dit amer,
Moi dont tant le cœur vil d'obscurité recèle.

Lorsqu'elle se mesure à l'immense Amphitrite,
Elle refuse et craint, ma charogne hypocrite,
La confrontation et la veut à la fois,

Sachant qu'il ne l'est, - fin -, que pour l'œil du profane,
L'horizon. « Ce n'est rien ! » il me semble, la Voix,
« Juste une flaque d'eau ! » l'entendre qui ricane.

*

Qui saurait ?



William Bouguereau, Homère et son guide.

Qui donc saurait le nom de ce grand souverain,
De ceux qu'il réduisit jadis en esclavage,
Seigneurs, princes et rois ? D'un si lointain rivage
L'entendrait-on sonner de ses armes l'airain ?

Qui saurait ses palais qu'érode, en leur écriin
De sable pris, du temps passant le lent ravage ?
Cet amant, homme ou femme, au déduit peu sauvage,
Saurait-on qu'il s'offrait à son plaisir sans frein ?

S'il ne l'avait chanté, l'aède famélique,
Le faquin désigné de la rancœur publique,
Lui, le gueux, qui saurait, sans Homère en un mot ?

La gloire d'un puissant ne devient immortelle
Qu'autant que bien la veuille un barde rendre telle,
Tout géant qu'il se croie il dépend d'un nabot.

*

Belvédères.

Page	48 - Crépuscule du soir.
	49 - Dans sa trace...
	50 - Lueur infime.
	51 - Ragnarök.
	52 - Ruines.
	53 - Infiniment la mer.
	54 - Opalescence.
	55 - Immobile tableau.
	56 - Éveil aux châteaux d'eau.

Crépuscule du soir.



Coucher de soleil – Claude Monet

Le versant des coteaux, sous l'ombre qui s'étire,
Après le fond du val à son tour s'est grisé,
Le fauve piqué d'or au soleil irisé
D'octobre s'abolit dans le jour qui chavire.

Voici l'heure venue où tout au soir conspire.
Le monde au ralenti, presque immobilisé,
D'un friselis ténu salué, hypnotisé
Par autant de splendeur, l'azur qui se déchire.

Orage de couleur brutal et merveilleux
Un lent déferlement éclabousse les cieux,
Au bleu se fond le mauve, au rose de l'orange.

Quand l'éblouissement, qui cède peu à peu,
Au nocturne anthracite à la fin se mélange,
L'horizon tout entier s'ourle d'un trait de feu.

*

Dans sa trace...



Fumées – Pierre Paulus de Chatelet

Dans sa trace il laissait, achevés les hivers,
Au sud emporté droit par son élan sauvage
Bois et champs sous les eaux, des corps grouillants de vers,
Les villages rasés, endeuillé son rivage.

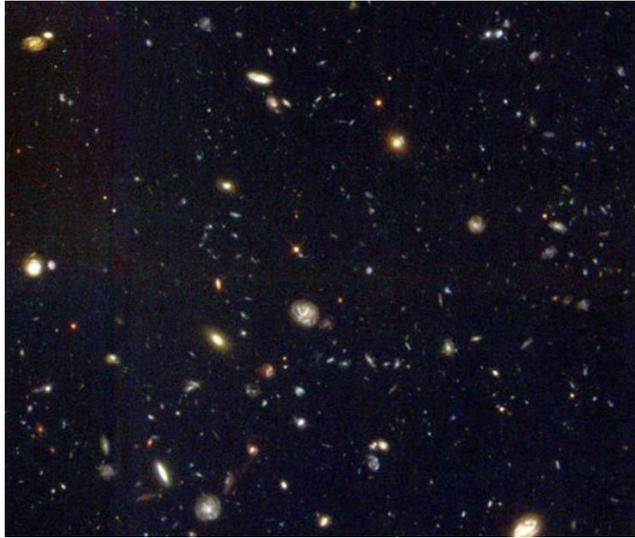
Tourbillons de blondeur constellés de ponceaux
Que l'été revenu drapait d'or et de moire,
À Cybèle, en son lit, s'aimant, les jouvenceaux
Vouaient, sans le savoir, leur orgie aratoire.

Mais voici qu'aujourd'hui, vomissant leurs poisons,
Des buses sur son cours ouvrent leurs émonctoires,
Le fleuve réprimé stagne entre des cloisons
Où l'enclôt un progrès aux murs ostentatoires.

Des sphincters de béton en ont fait un canal
Rampant sur les glacis, là, flèche inesthétique,
Sur le flot bridé veille, olisbos infernal,
Quelque évent turriforme au souffle méphitique.

*

Lueur infime.



Univers lointain.

Du soleil au zénith l'infrangible parcours,
Écho du sort humain, j'aime la métaphore
Fatale horriblement puisque à la fin toujours,
Aussi brillant fut-il, un ponant le dévore.

Il nous semble, cirons, éclairant nos entours,
Énorme au cœur posé des éthers qu'il décore,
Niant, derrière lui, ces infinis labours
Tracés par le néant et que l'esprit abhorre.

Car nous devons de croire être une immensité
Ce leurre minuscule à notre cécité.
Éblouissant pour nous, dans l'insondable abîme,

Cet astre fourvoyé ridiculement n'est,
Au sein de tout ce noir, qu'une lueur infime
Dans l'impensable nuit dont toute chose naît.

*

Ragnarök.



Monastère sous la neige – C.D. Friedrich

Lors, des temps abolis, surgit l'éternité.

Le réel à rebours, sous un ciel éclaté,
A retrouvé son prime état d'incertitude.
Quelque arbre squelettique, infecte multitude,
Aux cadavres humains mêle sa nudité.

Sur des crânes affreux un cri s'ouvre, édenté,
Dont l'inaudible écho remplit l'immensité.

Tout est silence et nuit, mort, oubli, solitude.

Il craindrait ce séjour qu'il sentirait hanté
L'esprit qui pourrait voir ce lieu désenchanté,
Ces vestiges tordus meublant la vastitude,
Cette Terre où jadis régnait la quiétude
Et dont l'ombre vireuse a trop d'obscurité.

*

Ruines.



Château de Hadleigh – J. Constable

Il ne reste là-haut, perché dans le mistral,
D'un grand rêve écroulé qu'un lambeau magistral.

Quelques pans d'un donjon hante encore les ruines
De ce qui fut un roc aux puissantes courtines,
Chancelant souvenir de son faste d'antan.
Surpris, le passant croit, dans l'ombre du titan,
Voir des spectres fouler son débris millénaire.
Échauguettes et tours, muraille tutélaire,
Le flot, presque à ses pieds, lui tisse des reflets
Où se fondent la roche et ses merlons défaits.

À l'heure où vient la nuit, quand l'or au noir se mêle,
Un rayon fourvoyé ceint le soir de dentelle.
Le vieux mur, alors, tend vers les cieux crénelés
Son rempart moribond plein de trous étoilés.

*

Infiniment la mer.

« *La mer, la mer, toujours recommencée !* » (Paul Valéry).



La mer en automne - Gustave Courbet

Du vaste ciel vois-tu la vierge transparence
Que déchirent sans fin de leurs sillages blancs
Les survols carnassiers de mille goélands,
Ce peuple aérien qui chevauche l'errance ?

Et des voiliers, là-bas, la frêle itinérance
Dont l'horizon te semble escalader les flancs
Avant que d'avalier leurs gracieux élans
Ne laissant sur les flots que de l'indifférence ?

Comme il guette la nuit, quelque éternel Éon,
De l'espace aberrant l'occulte panthéon,
Rêveuse elle s'attarde, une âme poétique,

À contempler au loin ce gouffre qui s'étend,
Infiniment la mer à soi-même identique
Et pourtant qui devient une autre à chaque instant.

*

Opalescence.



Naissance de Vénus – S. Botticelli

De la lune au zénith la double corne luit,
Son blême éclat peinant à déchirer l'espace
Profond, reflet qu'éteint bientôt le noir rapace
Lentement défilant d'un nuage fortuit.

De cette ombre au ponant l'iris agacé fuit
La genèse à rebours, esquivant la vorace
Consommation du ciel quand, s'engendrant, l'embrasse,
De Chaos fille aînée, infiniment, la Nuit.

Mais étant l'âme impropre à saisir la sublime
Obscurité dont trop l'emplit ce pur abîme,
Navrée, elle s'enquiert d'un pensable orient.

D'opalescence, alors, advient un météore
Ourlé car la voici qui paraît, défiant
Cet orbe ténébreux de sa clarté, l'Aurore.

*

Immobile tableau.



Un nuage a couvert d'une pénombre humide
Au passage le serre, avalant tout l'azur.
Témoignage effondré d'une antique bastide,
Ancré dans la grisaille, en haut s'attarde un mur.

Lui qui n'est, au soleil, broyé par le splendide
Éclat, qu'un éboulis, dans la rocaille, obscur,
Voici que de cristal, dans l'air presque liquide,
Se pare ce vestige en hommage au futur.

L'œil, tendu vers l'espace aérien qu'ombrage,
Fulgineux, son dais, interroge l'orage.
Et là, - quelle surprise ! entre deux gouttes d'eau,

Voici qu'émerveillé, tout à coup, il s'arrête
Sur un vol solitaire, immobile tableau,
Long et majestueux, celui d'un circaète.

*

Éveil aux châteaux d'eau.



Archit. André Gomis, sculpt. Philolaos Tloupas

Soudain, je crus voir... Prenant de qui musarde
Le pas incertain (sortant d'un caboulot),
Dans un bas quartier du genre où le badaud
Sauf distrait, bien sûr, rarement se hasarde,

J'allais. Empruntant comme, sans prendre garde,
Le fait tout pochard ce chemin par défaut,
Absent, j'émergeai de mon trouble en sursaut
Perdu tel celui que l'éveil embrouillarde.

S'enracinant là, deux voiles de béton,
D'un abrupt élan, faseyant croirait-on,
Le pied fin, d'abord, s'évasent mur à mur

Lançant vers les cieux leurs corolles béantes.
J'ai cru, ce duo de choristes géantes,
- Oui ! - le voir danser en dévorant l'azur.

*

Agrionies.

Page	58 - Déploration d'Achille.
	59 – Icare.
	60 - Comme Tirésias.
	61 - Les poux.
	62 – Agrionies.
	63 - Ainsi soit-elle.
	64 - L'Égipan.
	65 – Femme !
	66 - Mon cauchemar familial.
	67 - Mort de Sappho.
	68 - S'il faut...
	69 - Vampire.
	70 - Des chimères l'amant.
	71 – Anamorphose.

Déploration d'Achille.



Achille et Penthésilée – J.H.W. Tischbein

Oh ! De tant d'attraits, belle Penthésilée
Venue en ces lieux sous ma lance effilée
Périr, es-tu pourvue, ô d'Arès l'enfant !
A-t-on jamais vu de guerrier triomphant
Triste autant que moi, victime d'un sort traître,
(Maudite elle soit !) par la Victoire d'être,
Parmi tous les Grecs, heureusement élu.
Je hais cet honneur qui me fut dévolu !

Et j'attends, je veux d'Apollon, je l'espère,
Plus ! Je la désire cette flèche amère,
Tirée odieusement, qui de mes jours
Doit, au talon me frappant, trancher le cours.

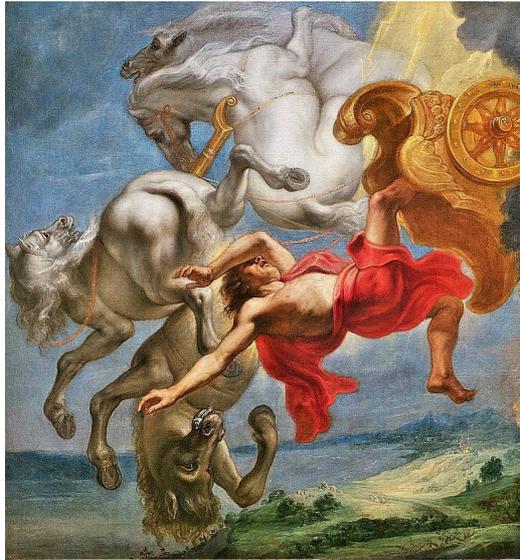
Car t'apercevant, agonisante à terre,
Soyeuse ta peau tendue à la panthère
Sur des muscles fins semblablement, trop tard !
Je sentis alors, quand tout dans ton regard
Intrépide osait me défier encore,
Naître en moi ce feu qui depuis me dévore.
J'allais, dans mes bras au travers des combats
Te portant, aux nefs où survint ton trépas.

Qu'est-il dans mon camp, si tôt, venu Thersite
Faire ? Hélas ! Je l'ai, ce fielleux parasite
Honni de chacun dans mon ost fourvoyé,
À grands coups de poings chez Hadès envoyé.

Il fut, te voyant ainsi qu'une madone
Parée et troussé ton chiton, amazone,
Ce jusqu'à la taille, en brillant à l'entour
Que j'avais à ton cadavre fait l'amour.

*

Icare.



Chute de Phaëton – J. Carel Van Eyck

Je parcourais l'azur, ivre d'éther, sauvage,
D'un coup d'aile puissant je déchirais les cieux
Guettant de mon zénith l'exotique rivage
Où des nymphes dansaient en m'appelant des yeux.

Sans voiles tu musais, belle au sortir de l'onde.
Là, croyant voir Cypris, mon envol s'est brisé
Fondu, presque, au soleil de cette clarté blonde
Que les gouttes semaient d'un cristal irisé.

Moi de flux en reflux, toi roulis et tangage,
Notre premier soupir fut bientôt un péan,
(Car étant du flot né, l'amour tient son langage,)
Nous étions moi la nef et toi mon océan.

Et puis tu m'as laissé, comme le fait un rêve,
Sans un mot, sans adieu, sans même un souvenir
Que celui d'une étreinte unique et bien trop brève,
Hantise que je hais sans pouvoir la bannir.

Je suis resté là-bas, mes pennes abolies,
A la croix de nos chairs où sont nés deux chemins,
Sur l'un d'eux je t'attends, sur l'autre tu m'oublies,
Seul, dans les bris épars de mes vols surhumains.

Hélas ! Fille de l'eau, ton cœur est un voyage ;
Ton désir juvénile aspire au corps à corps ;
Tu fuis de port en port, de mouillage en mouillage,
Des mâts dressés te font d'orgiaques décors.

*

Comme Tirésias.



Callisto séduite par Zeus sous les traits de Diane 6 François Boucher.

Comme Tirésias, quand tu viens contre moi,
Je voudrais, cher amour, le somptueux émoi
De la femme connaître et qu'Athéna me fasse
Du sexe, en me changeant, découvrir l'autre face.

Nos deux corps s'enlaçant, (ô, l'étrange douceur !)
Je rêve d'une étreinte où je serais ta sœur,
Et qu'elle trouve, alors que le désir s'invente,
Sur moi ta main posée un corps d'adolescente.

Oublier mon besoin mutilé de garçon !
Éprouver ton plaisir, en goûter le frisson !
Me déployer, m'ouvrir, devenir féminine !
Vibrer, multiplié, d'une extase androgyne !

Sous ton archet savant devenu violon
M'éteindre en gémissant au bout d'un sanglot long.

*

Les poux.



Éros et Psyché – Diogène Maillart.

Chez elle tout m'est grâce, élégance, clarté,
L'amphore de sa hanche et sa taille fragile,
Et les globes fringants d'un buste en liberté
Où dans un val ombré s'élançait un col agile.

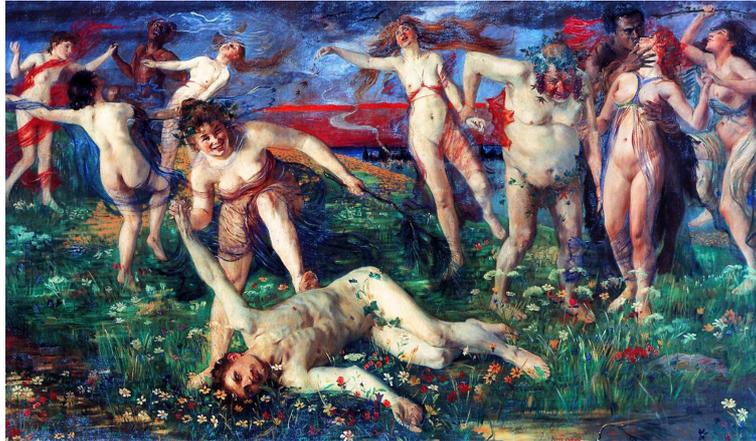
La courbe du menton, la bouche au coin charmant
Et l'eau de son regard dans l'écrin ciliaire,
Et le nez mignonnet, le roux foisonnement
Des cheveux qui lui font un nimbe incendiaire.

Dispensateur du jour, photophore divin,
Dis-moi, Soleil ! dis-moi que l'amour m'est propice,
Dis-moi qu'elle me veut, qu'elle m'adore, enfin,
À moi, Titus, dis-moi qu'elle est ma Bérénice !

« Vois ces poux ! Rit le dieu, trouves-tu l'un hideux
Ou cet autre plaisant, - mortel ! - leurs tas de graisse ?
Vous m'êtes, sache-le, ce qu'ils te sont, tous deux,
Toi qui, feignant l'amour, ne rêves que de fesse. »

*

Agrionies.



Bacchanale – Louis Corinth

Car je vois dans tes yeux, antique profondeur,
Cet amant qu'autrefois l'omophage ménade
En fureur écorcha, (stupre digne de Sade,)
A peine eut-il comblé sa mystique impudeur.

Ces yeux-là je les crains et leur feinte candeur.
Mais, pareil à ces rois de la vieille ballade,
Je veux boire au canthare où ton désir cascade
Et monter à l'autel de ta blonde splendeur

Pour apprendre l'ivresse au mystère orgiaque.
Je serai cet oblat, faon dionysiaque
Imbu de ton plaisir, que déchirent tes doigts.

Sur le drap dévasté par ta fureur obscène,
Gisant, écartelé, sous toi, les bras en croix,
C'est ainsi que je t'aime - animale -, ô ma Reine.

*

Ainsi soit-elle.



Lilith – John Collier

Et si vraiment la reflètent les yeux,
Puisque au cristal de ce miroir splendide
Filtre l'azur d'une source limpide,
Quelle âme peut-elle avoir, justes cieux ?

Un ange a-t-il connu plus radieux
Éther pour éployer son vol fluide ?
Et plus serein que ce regard candide
Auquel voudraient boire eux-mêmes les dieux ?

Outre ces lacs pour quels tous les apôtres
Se damneraient, elle est en nombre d'autres
Appas pourvue et venant de l'enfer,

Ceux-ci. Car ma Pénélope orgiaque,
(Béni sois-tu Seigneur, ô Lucifer !)
A de Lilith la chair démoniaque.

*

L'Égipan.



Faune – Pál Szinyei Merse.

Sous nos ciels baignés d'une chaleur féconde,
Très heureusement, par un soleil subtil,
L'un plus enchanteur que l'été serait-il
Entre les objets innombrables du monde ?

Quand, languissamment, tous, sur l'arène blonde,
Sans pudeur vautrés se dorent le nombril,
De la mer bercé par le vague babil,
Rêvant d'Arcadie, un œil ivre sur l'onde,

Hircin, chenu, laid, bedonnant et barbu,
L'égipan, je suis, mon cratère ayant bu,
D'orgie affamé. Sur les phénomérides

Tendres, je phantasme, à l'affût de ce qu'on
(Au joint des fuseaux ce nubile cocon),
Peut imaginer de promesses torrides.

*

Femme !



Lorenzo Lippi, Allégorie de la simulation.

Qu'il me plaît, quand il ose immoler sans regrets
Ta pudeur au désir, le charnel esclavage !
Et de te voir, comblée, allant t'éteindre après
Un long frémissement sur l'amoureux rivage !

Jeanne au regard si pur dont les charmes discrets
Cachent une Laïs qui sa couche ravage
La nuit sitôt venue ; Aude, aux fauves attraits,
Semblable à une louve et comme elle sauvage.

Sophie, on la croirait une reine, marchant,
Elle qui les plus vils des plaisirs va cherchant,
Au lit, comme une gueuse ; Irène et Béatrice

Encore, Élisabeth, tant belle celle-ci !
Fille de Cham, Odile, Agnès, la plus sexy...
Femme ! L'aurai-je aimé, ton fort et doux caprice !

*

Mon cauchemar familial.

(Contrepoint à « Mon rêve familial » de Paul Verlaine.)



Samson and Delilah – P. P. Rubens

Je fais, la pénétrant, souvent ce rêve étrange
D'une femme qui m'aime et que je n'aime pas
Et qui m'offrant l'arceau de son tendre compas
S'émeut et m'agrippant me donne du « cher ange ».

Elle ne comprend point lorsqu'elle me dérange
Pour se livrer, dit-elle, au jeu du doux trépas,
Et puisque sautant l'une, entre elle et mon repas,
L'autre il me faut sauter, las ! jamais je ne mange.

Ses cheveux ? Blonde ou brune est indifféremment,
(Quel est son nom déjà ?) l'objet de mon tourment.
Son regard à celui d'Aphrodite est semblable,

De même son désir insatisfait toujours.
Fort loin porte sa voix m'invitant aux amours :
« C'est l'heure du câlin, et tant pis pour la table ! »

*

Mort de Sappho.



Mort de Sappho – Gustave Moreau

Saurez-vous, m'aimant, réchauffer les ardeurs,
Toi la brune et elle au teint de lait, la rousse,
De mes membres vieux, ma tendre enfant, ma douce,
Dans ce lit glacé sur lequel je me meurs.

Je vous imagine emmêlant vos rondeurs
L'une à l'autre unie, elle s'arquant qui glousse,
Toi dont vient le souffle alarmer cette mousse
Moite d'une écume où couvent ses odeurs.

Vaine qui voudrait cette caresse encore
Éveiller mes sens, toi, ma sœur en Gomorrhe,
Qui n'ont de désir que celui du trépas.

Un dernier baiser, oh ! de grâce, me donne,
Qui de ton amie a le goût des appas,
Pour quitter heureuse un jour qui m'abandonne.

*

S'il faut...



Psyché couronnant l'amour – J.B. Greuze.

S'il faut en ce jour que soit mon glaive nu
Du fourreau viril, (avec quelle tendresse !)
Tiré par ta main, reine à la blonde tresse,
Qu'éprouve son fil, du bout, ton doigt menu !

D'un baiser ta lèvre ose de l'inconnu,
(Elle vierge encore,) éprouver la caresse
Et bénir le fer, l'excitant à l'ivresse,
Lui de chair avide et d'un sang ingénu.

Ceinte ma vigueur de tout ce rose et fière,
Du combat je vais entrer dans la carrière
Pour faire à la mort le plus cruel affront.

La victoire, ô douce, à sa table m'appelle,
M'aime l'ennemie et par elle seront
Laurés les efforts de cette fureur belle.

*

Vampire.



Cauchemar – John Henry Füssli

Rien tant me plaît que le goût du sang.
Moi, seule chez Éros m'intéresse
La bête et qu'elle, m'ouvrant son flanc,
M'invite à partager son ivresse.

Les fleurs, claire l'eau du calme étang,
Le beau, n'aimant que d'une caresse
Vile souillé le drap de lin blanc,
Je les hais, et je hais la tendresse.

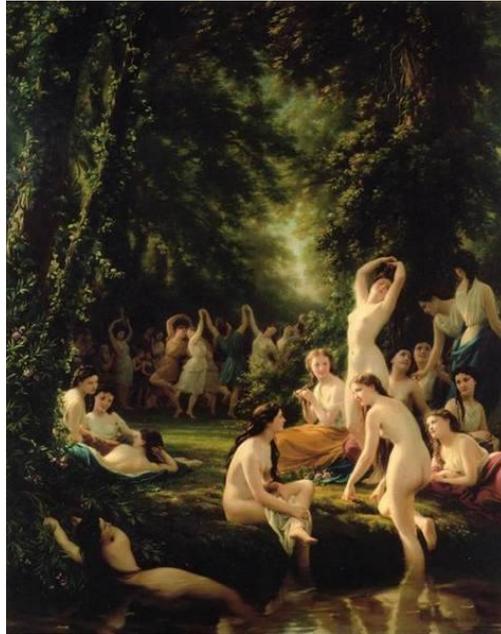
Avant que ne prenne fin la nuit,
Je pars, sur les lieux de mon déduit
Laisant une charogne éventrée

Qui saigne en son fluide amoureux,
Regagnant, l'âme régénérée,
Du tombeau le havre ténébreux.

*

Des chimères l'amant.

« En ce monde n'a du plaisir Qui ne s'en donne ».
(Jean Passerat « Ode du premier jour de mai »)



La reine des bacchantes – Fritz Zuber-Bühler.

L'as-tu, - dis ! - sur quelque étrange grève,
L'émoi pris de leurs chairs volatiles ?
Et bue, intime, à leur flanc la sève
Irrorant les voluptés stériles

Des nymphes chimériques du Rêve ?
Au sein, nu, de ces nagī subtiles
L'as-tu, - dis ! sur quelque étrange grève
L'émoi pris de leurs chairs volatiles ?

Chiromane dont en songe enlève,
Les baisant, l'ange beau, les viriles
Espèces, toi, les étreintes viles
Fuyant des filles mortelles d'Ève,
L'as-tu, - dis ! - sur quelque étrange grève ?

*

Anamorphose.



Lucas Cranach l'Aîné, Jeune homme et femme âgée.

Une vieillarde aux membres tors,
Au dos voûté, la bouche noire,
Des traits fripés autour d'yeux morts...
Qu'est-il, ce rêve, ô ma mémoire ?

Et je la vis, d'un geste lent,
Tendre vers moi, tel que fit Ève,
La pomme au bout d'un bras tremblant,
Blet objet né d'un bois sans sève.

« Mords, dit-elle, ce fruit sacré ! »
Puis, découvrant sa chair ingrate,
« Et connais-moi ! » le rein cambré
Elle me prit, « je suis Hécate ! »

Comment aurais-je, humble mortel,
Pu me soustraire à la déesse ?
Je dus souffrir, sur son autel,
L'âpre baiser de sa caresse.

Sitôt que du vieux corps usé
M'eut englouti le puits céleste,
Surgit, sous mon œil médusé,
Cypris aux jeux d'amour si leste.

*

Bagatelles.

Page	74 - Narcisse, jusqu'au bout des ongles.
	75 - Amours ménagères.
	76 - ...ouille.
	77 - Père, je te le dis...
	78 - Plagiat.
	79 - Poèmes, vos papiers !
	80 - Sans anesthésie.
	81 – Éloge funèbre d'un bon arien.
	82 - Ptyx.
	83 - Trip mogigraphique.
	84 – Mais demain.
	85 – Le mot.
	86 – C'est drôle.

Narcisse, jusqu'au bout des ongles.



Narcisse – Le Caravage

Sur la source vierge, incliné, de Thespies,
Amer, je pleure non mes amours impies
Mais une beauté qui m'a ravi le jour.
Mon œil ébloui, se posant à l'entour,
Du monde, en effet, refusant le mirage,
Me donne un tableau dont la laideur m'outrage.

Par le charme étant de l'or vil écœuré
Me plaît l'éclat seul de l'azur éthéré
Or, puisque est fermé de nos sphères basses
Au divin l'occupant, de quoi servent mes grâces ?

Lors, soufflant à l'onde une dernière fois :
« O toi, fol objet de mon désir, je t'aime ! »
J'entendis, au loin, reprendre, Écho, ta voix,
Avec passion, la fin de mon blasphème.

« Hélas ! » Sanglota, se noyant, depuis l'eau
Mon reflet : « Je meurs d'avoir été trop beau ! ».

*

Amours ménagères.



15h07 : Ma Poubelle vêtue de noir prend le soleil.

J'aime cette heure-là, ce moment du serein,
Quand un soleil oblique
Prolonge ta beauté, comme un ombreux écrin,
D'un bleu mélancolique.

J'aime ton galbe sobre, habillé tout de vert,
Aux tours géométriques
Sur lequel mon regard énamouré se perd
En rêves cylindriques.

J'aime lorsque cédant, docile, à mon désir,
Tu reçois mes souillures
Et maints objets abjects selon mon bon plaisir,
Déchets ou balayures.

Jusqu'à ce jour maudit lorsque étant sur les nerfs
J'ai pété ta pédale,
Jamais tu ne m'en veux mais toujours tu me sers
Et d'une humeur égale.

Mais que vois-je ? Ton cul, il est noir plus qu'un four
Et quelle odeur suspecte !
Il faudrait sans délai, poubelle, ô mon amour,
Que je te désinfecte.

*

...ouille.



Lapidation d'après Guyard des Oulins.

« Couille » est un mot cru, point. La chose est ce quelle est
Quelque item qu'on y mette. Or, pour la courtoisie,
En est proscrit l'emploi, surtout en poésie,
Le commun trouvant beau ce qui n'est que simplet.

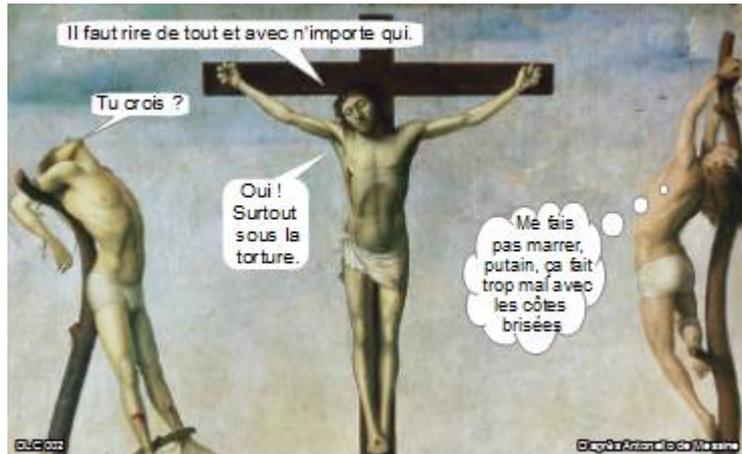
Mais l'intelligence, elle, à voir clair se complaît.
Quand la réalité, par des mots doux saisie,
Invisible devient sous trop d'hypocrisie
Mieux vaut être vulgaire et tant pis si c'est laid !

La « raison » voit le mot, l'être la « conscience ».
L'abomination n'est, dans sa sagesse,
Chez le primate pas, (il trouve ça joli,)

De lyncher son prochain mais d'ignorer la norme.
Lapidant un bon gars au parler non conforme
Il préfère honorer un scélérat poli.

*

Père, je te le dis...



Père, je te le dis, je n'y retourne pas !
Le bœuf, l'âne, l'étable ? Alléger les dépenses ?
D'accord ! Mais trop c'est trop ! Ils sont dingues, là-bas,
Finir au Golgotha ? Tu parles de vacances !

Elle a fait de l'Éden, cette bande de noix,
Une poubelle. Ils ont, ces gens, ce don bizarre
Qu'aussitôt que leur tombe un beau truc sous les doigts,
Ça devient de l'ordure, un tel talent est rare !

Venu pour les sauver, ils m'ont (agneau naïf
Qui me crut un pasteur avant qu'on ne me tonde)
Agrafé sur la croix - choix très décoratif.
Non ! Je n'essaierai plus de racheter ce monde !

Plus bête que méchant, c'est par jeu, sans remord,
Qu'il répand la souffrance et, en riant, la mort.

*

Plagiat.

(Lettre à un coprophage).



Xanthippe déverse son pot de chambre sur Socrate – R.J. van Bloemendael

Comme celle de l'ange, il est vrai, du poète
La lie est agréable. Ainsi que l'ambre gris,
Produit intestinal dont les nez sont épris,
Ses fèces arc-en-ciel agréent au pique-assiette.

Il m'advint certain jour, lisant une gazette,
D'y voir un texte mien. Ah ! Que je fus surpris !
Car pour être griffés, mes modestes écrits,
Ils l'étaient mais du nom d'un scribe malhonnête.

S'il le juge assez bon pour l'avoir soussigné
C'est que j'ai du talent, me dis-je résigné.
J'accepte, à contre-cœur, de ton larcin l'hommage,

Toi qui chéris mes vers faute d'aimer les tiens,
Ne pouvant te blâmer d'avoir, vil coprophage,
En me pillant montré tant de goût, j'en conviens.

*

Poèmes, vos papiers !



Babeuf - Anonyme

Des vers libres l'on voit, des bons jusques aux pires,
Encenser les vertus seraient-ils sans appas,
Pendant que sur la rime, appelée au trépas,
S'abat un vol obtus de clabaudant vampires.

Certes, souventes fois nous excitons les rires
Quand, piètres plumitifs, nous emboîtons le pas
À Ronsard ou Labé, que nous ne valons pas,
Tirant d'horribles couacs de nos branlantes lyres.

Reste qu'on peut tourner de beaux petits sonnets
Légers élégamment sans être mignonnets,
Ce n'est pas un plaisir crapuleux tout de même !

Sommerons-nous le vers de montrer ses papiers ?
Au fond, bancal ou non, pour marcher, au poème,
Il lui suffit, libre ou rimé, d'avoir des pieds.

*

Sans anesthésie.



Leçon d'anatomie – Michel Jansz Van Mierevelt

Or, aux bien-pensants je m'oppose. Voici :
Le mot, la Muse pure et dure ne l'aime
Pas. Elle entendrait lui faire avouer même
Ce que lui ne veut pas dire vraiment, - si !

Le torturer, par conséquent, devant-elle.
Fascinée ? Ainsi qu'un vivisecteur - oui !
L'est. Ne rêvant que de l'étriper, sur lui
Se jetant pour voir, enfin, ce qu'il recèle.

Sans anesthésie ? Évidemment mon vieux !
Si le bon sens nomme amour cette pratique,
De continuer me commande l'éthique
À ne l'être pas, raisonnable, et tant mieux !

Car où la raison, cette paralysie
De l'âme, n'est plus, tout devient poésie.

*

Éloge funèbre d'un bon arien.

Son plus grand mérite fut de n'avoir pas fait exprès d'être lui.



Mort – Frans Francken.

Quand, ô phénix, Atropos te dégomme
Tout refroidi, je te trouve moins grand,
Cadavre illustre et - tiens ! - plutôt marrant,
(C'est mon avis,) à l'état de fantôme.

M'a te goûtant dit un ver gastronome
Que tu serais plutôt malodorant.
Quand, ô phénix, Atropos te dégomme,
Tout refroidi, t'as l'air beaucoup moins grand.

Tu t'es fait seul ? Refais-toi donc, beau gnome !
Si tu ne peux, alors, c'est qu'il reprend,
Zeus, (penses-y,) comme il sème le gland,
Tout méritant se crut-il, grosse pomme !
Quand, ô phénix, Atropos te dégomme.

*

Ptyx.

« Aboli bibelot d'inanité sonore... » (Mallarmé).



Prométhée volant le feu – Jan Cossiers

L'amertume lustrale ayant à la kylix
De l'esprit enfin bu, devenu, le centaure,
Par Elle un myste il fait, sept fois, du loutrophore
La libation due à l'autel noir de Nyx.

Ce fauve, impudemment, lors, vif plus que l'oryx,
Étant délié grâce au philtre de l'Être ore,
Dès que de l'igné vu le charme carnivore,
Il ose aux Élohim l'ôter ce vil hélix.

De leur culte oublié, tu l'assourdissant cor,
Des fantômes longtemps viendront hanter encor
La ruine morose oyant l'écho proluxe

Des mortes oraisons. Pris, l'homme, son essor,
De la divine idée il suit la course fixe
De sang mêlé semant un fier sillage d'or.

*

Trip mogigraphique.

« *Sur le vide papier que la blancheur défend* ». (Mallarmé).



Sur la page, rien, que ce blanc, subtil
Hiver attendant de se voir par l'encre,
Puisée à son nombril,
D'un apprenti rimeur outrager. (Il
Rêve d'Hippocrène en bâillant et, cancre
À l'impuissant babil,
De sucer l'art au sein beau de la Muse).
Gloire ! Iras-tu, de ta main, du laurier
De la postérité sa tête obtuse
La ceindre ? Lui, perdu sur le papier
Tel jadis le fut Scott sur l'antarctique
Immensité. Que de neige ! Voyons !
Osons le génie ! Être poétique
N'est rien si c'est ne pas être Villon.

*

Mais demain...



Carl Spitzweg, le poète pauvre.

Mais demain, de tiroirs oubliés,
Surgiront les hymnes décriés,
Aujourd'hui, des enfants de Saturne.
En rêvant, chiroptère et nocturne,
De jardins aux parfums interdits,
Il attend, ce peuple des maudits,
Embusqué dans quelque arrière-salle
De la renommée, affamé, sale,
Dionysiaque, insolent, ivre, laid,
Corrompu jusqu'au bout du stilet,
Mais à partir de là magnifique,
Lorsqu'il chante, en son extase orphique,
De la bergère au prince charmant,
Cet Homme con si tragiquement.

*

Le mot.



D'après Domenico Ghirlandaio.

L'oreille enjôlant de ses froufrous,
Le voici, tout plein, tout rond, tout doux.

Voyez comme il vous emplit la bouche,
Mignonement, simple et pas farouche.

Il n'a pas le culte du nombril,
C'est un discret. Depuis quand fait-il
Dans les antichambres du lexique,
Le siège du corps académique,
Hein ? Ce mot, déjà presque banal,
Si typiquement hexagonal.

Voyez ! comme les dictionnaires
Lui tendent leurs bras imaginaires
Déjà tout prêts à le recevoir
Ce substantif masculin : « touroir ».

Que dites-vous ? Ça ne signifie
Rien ? Ça, voilà qui me stupéfie !

Seul sait un poète aller là-bas
Où sont des mots qui n'existent pas.

*

C'est drôle.

*"Et l'enfant, hier encor chérubin chez les anges,
Par le ver du linceul est piqué sous ses langes..." (Théophile Gautier).*



Pieter Brueghel, Triomphe de la mort.

C'est drôle, quand on y pense,
Qu'être consiste à mourir
Et ce depuis la naissance.

Nous touchons à l'excellence
Dans notre art de nous mentir
C'est drôle quand on y pense.

Omettre en notre arrogance
Qu'on ne fait que refroidir
Et ce depuis la naissance.

Courant après l'existence
Comme pressés d'en finir,
C'est drôle quand on y pense.

Star, prince de la finance,
Roi nous rêvant, voire émir,
Et ce depuis la naissance.

Dans la dèche ou l'opulence
Vivant le temps d'un soupir,
C'est drôle quand on y pense.

Avec grande insouciance
J'attends l'heure de partir
Et ce depuis la naissance.

Car si vivre c'est pourrir
On s'en guérit de périr,
C'est drôle quand on y pense
Et ce depuis la naissance.

*

Vigiles.

Page 5.

- 6 - Mal-être.
- 7 - L'albatros.
- 8 - L'écho.
- 9 - L'Être ange.
- 10 - Insomnie.
- 11 - Noctambulisme.
- 12 - Moi que ton absence encombre.
- 13 - Quartier de nuit.
- 14 - Dès l'aube.
- 15 - L'enfant des fées.
- 16 - Tu as vingt ans.
- 17 - Il a passé le temps.
- 18 - As-tu prié pour moi ?

Un coin de paradis. Page 19.

- 20 - La bougie.
- 21 - Cauchemar.
- 22 - Un coin de paradis.
- 23 - Entropie.
- 24 - Épitaphe.
- 25 - L'indifférence.
- 26 - Le meilleur des Mondes.
- 27 - Mort-vivant.
- 28 - Noire lumière.
- 29 - Seule.
- 30 - Naître ou ne pas naître.
- 31 - De la fatalité.
- 32 - Au suicidé beau.
- 33 - Hesper.

Alètheia.

Page 35

- 36 - Catabase.
- 37 - L'étoffe des rêves.
- 38 - L'Étranger de Baudelaire.
- 39 - Les hélix.
- 40 - Hymne à la Nuit.
- 41 - Prime vérité.
- 42 - Ecce homo.
- 43 - Cassandre.
- 44 - Illusion perfide.
- 45 - La Voix.
- 46 - Qui saurait.

Belvédères.

Page 47.

- 48 - Crépuscule du soir.
- 49 - Dans sa trace...
- 50 - Lueur infime.
- 51 - Ragnarök.
- 52 - Ruines.
- 53 - Infiniment la mer.
- 54 - Opalescence.
- 55 - Immobile tableau.
- 56 - Éveil aux châteaux d'eau.

Agrionies.

Page 57.

- 58 - Déploration d'Achille.
- 59 - Icare.
- 60 - Comme Tirésias.
- 61 - Les poux.
- 62 - Agrionies.
- 63 - Ainsi soit-elle.
- 64 - L'Égipan.
- 65 - Femme !
- 66 - Mon cauchemar familial.
- 67 - Mort de Sappho.
- 68 - S'il faut...
- 69 - Vampire.
- 70 - Des chimères l'amant.
- 71 - Anamorphose.

Bagatelles.

Page 73.

- 74 - Narcisse, jusqu'au bout des ongles.
- 75 - Amours ménagères.
- 76 - ...ouille.
- 77 - Père, je te le dis...
- 78 - Plagiat.
- 79 - Poèmes, vos papiers !
- 80 - Sans anesthésie.
- 81 - Éloge funèbre d'un bon aryen.
- 82 - Ptyx.
- 83 - Trip mogigraphique.
- 84 - Mais demain.
- 85 - Le mot.
- 86 - C'est drôle.

Ω